

Christianisme et Révélation divine

*Éléments de doctrine et d'histoire
antique*

Isaac Nizigama

 **BOOKELIS**

2021

Éditions Traditions & Modernité

87 rue Lucien-Gendron, Gatineau (Québec), Canada

J8R 0J1

Christianisme et Révélation divine : éléments de doctrine et d'histoire antique

©Éditions Traditions & Modernité 2021.

Illustration de la couverture: iStock : “Geneva, Switzerland - October 18, 2017: Interior of St. Pierre Cathedral, adopted home church of John Calvin, one of the leaders of the Protestant Reformation”

Tous droits réservés.

Ce livre est publié en seconde édition adaptée sur
www.boukelis.com

ISBN : 979-10-359-5177-1 (2^{ème} édition)

(Cet ouvrage a été précédemment publié aux Éditions Traditions & Modernité : ISBN : 9782925061069)

Du même auteur

- *Pour une éthique entre philosophie et religion*, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2021 (248 pages).
- *La vie a-t-elle un sens ? Quelques repères philosophiques*, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (185 pages).
- *Problématiques contemporaines en sociologie des religions*, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (221 pages).
- *Dix « catégories » pour comprendre les religions du monde*, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (495 pages).
- *Modernus et Moderna : Proximité et frontières*, Vol. 1, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2019 (137 pages).
- *Certitude chrétienne, possible et vécue aujourd'hui*, Éditions Lulu, 2018 (172 pages).
- *Darwinisme et éthique chrétienne : un dialogue de sourds*, L'Harmattan, Coll. « Religions et Spiritualité et Religions, science de la vie et de la terre », Paris, 2018 (240 pages).
- *Introduction à la sociologie de la religion de Peter L. Berger*, Éditions L'Harmattan, Collection « Logiques sociales », Paris, 2017 (199 pages).
- *Murundi qui es-tu ? Genèse et évolution de l'identité citoyenne déchirée au Burundi, des origines à nos jours*, Éditions L'Harmattan, Coll. « Études africaines », Paris, 2015 (320 pages).
- *La « dialectique bergérienne » analysée et critiquée : étude du rapport dialectique entre le pluralisme religieux et l'incertitude religieuse dans la pensée de Peter L. Berger*, Presses

académiques francophones (Allemagne), Riga (Lettonie), 2012, (340 pages).

- *Par-delà les gènes et les « mêmes » : l'éthique évolutionniste « vraiment darwinienne »* chez Daniel Clement Dennett, Éditions universitaires Européennes, Riga (Lettonie), 2012 (240 pages).

Introduction

Parmi les religions du monde actuellement connues et documentées, le christianisme est de loin la religion la plus importante tant du point de vue du nombre de ses adeptes dans les trois grandes confessions que sont le catholicisme romain, les Églises orthodoxes et le protestantisme dans ses diverses dénominations internes, que de celui de sa présence sur tous les continents et dans tous les pays du monde entier. Le christianisme est une religion abrahamique, c'est-à-dire qu'elle est parmi les trois religions monothéistes qui se réclament de l'héritage spirituel d'Abraham, à côté du judaïsme et de l'islam. C'est donc une religion originaire du Proche-Orient, fondée sur l'enseignement, la personne et la vie de Jésus de Nazareth, tels qu'interprétés à partir du *Nouveau Testament*. Religion du salut, le christianisme affirme que Jésus-Christ est le Messie annoncé par les prophètes de l'*Ancien Testament* qui est la Bible des Juifs, la Bible dite hébraïque ou la Bible traduite en grec à Alexandrie au cours du III^e siècle av. J.-C., appelée *la Septante* (LXX). La foi en la *résurrection de Jésus* est au cœur du christianisme car elle fonde l'*espérance chrétienne* qu'est la *vie éternelle* de l'être humain dans le Royaume éternel de Dieu.

Les premières communautés chrétiennes naissent au I^{er} siècle en Terre sainte, c'est-à-dire en Palestine, et dans les grandes villes de la diaspora juive telles que Rome, Éphèse, Antioche et Alexandrie. Le christianisme se développe surtout à partir du II^e siècle dans l'Empire romain, au milieu d'atroces persécutions de la part des autorités impériales romaines notamment à cause de son refus d'intégrer le panthéon romain, symbole du polythéisme de l'Empire. Si ces persécutions firent de nombreux martyrs, le christianisme devient pourtant d'abord une « religion licite » sous le règne de Constantin I^{er} dit le Grand (272-337), en vertu de l'*Édit de Milan* (313), puis la « religion officielle » de l'Empire romain (religion d'État) sous le règne de Théodose I^{er} (347-395) à la fin du IV^e siècle (dès 380). Au Moyen Âge, le christianisme devient majoritaire en Europe,

tandis qu'il s'amenuise face à l'islam fondé par Muhammad (570-632) au début du VII^e siècle au Proche-Orient. Le christianisme est devenu la religion la plus importante de la planète en raison de son expansion en Amérique à partir du XVI^e siècle et en Afrique depuis le XX^e siècle. Il est actuellement présent dans tous les pays, y compris dans les îles les plus lointaines grâce à l'activité missionnaire entreprise dès les tout débuts de cette religion mais qui connut un succès particulier notamment avec l'expansion coloniale européenne des temps modernes. En 2015, le nombre total de chrétiens dans le monde était évalué à 2,4 milliards, ce qui en fait la religion comptant le plus de fidèles, devant l'islam et l'hindouisme.

Ce livre s'intéresse essentiellement aux *aspects doctrinaux de la foi chrétienne*. Nous présentons, de manière complémentaire, des *aspects historiques* concernant les premières communautés chrétiennes (jusqu'à Constantin I^{er}) et terminons par une mise au point sur le récent *mouvement œcuménique post-Vatican II*, en vue de montrer l'incohérence de la théologie dite « des religions » avec la doctrine universaliste et christocentrique de la sotériologie chrétienne.

Le livre est constitué de sept chapitres. Le premier s'intéresse à la nature de la Révélation qui fonde toutes les affirmations dogmatiques de la foi chrétienne. Nous définissons le concept de « révélation » tant dans son sens général ou cosmique que dans celui strict, en tant que Révélation divine, historique et surnaturelle. Ce deuxième sens est le plus important pour comprendre l'élan missionnaire et l'universalisme christocentrique de la foi chrétienne. Nous rappelons également, dans ce chapitre, les célèbres « *preuves* » ou « *voies* » *thomistes de l'existence de Dieu* pour en réaffirmer l'importance encore aujourd'hui, malgré les critiques dont elles font l'objet depuis le Siècle des Lumières (XVIII^e siècle). Nous rappelons ainsi à cet égard certaines philosophies qui ont voulu s'opposer

aux « voies » thomistes de l'existence de Dieu pour en discuter certaines prémisses et conclusions. Ces preuves s'inscrivent dans le cadre de la Révélation générale ou cosmique, révélation accessible à la raison humaine naturelle. Leur défaut cependant est qu'elles ne peuvent conduire à une connaissance précise de la *nature intime de Dieu* et de *sa volonté* sur le monde et sur l'être humain. Si l'être humain demeure responsable devant Dieu en vertu de cette connaissance naturelle issue de l'observation des choses créées, la grâce de Dieu opérant par ailleurs dès les origines pour le salut des humains de bonne volonté (suivant les lumières de leur conscience éclairée par le Verbe éternel), *c'est dans l'histoire que Dieu a choisi de se révéler explicitement et de son initiative souveraine.*

C'est pourquoi le second chapitre s'intéresse à la Révélation divine, dans le sens de la Révélation historique et surnaturelle, donc inaccessible en elle-même à la raison humaine naturelle. Dans cette Révélation, Dieu lui-même a pris l'initiative de se révéler, de *parler* à des êtres humains choisis à qui Il confia la mission de le faire connaître parmi leurs contemporains et aux générations ultérieures. Il n'y a pas ici mille et une manières d'aborder ce type de révélation. Le christianisme affirme en effet que ce type de révélation ne s'est présenté historiquement qu'avec le peuple d'Israël, peuple de l'Alliance avec Dieu, dans lequel des individus particuliers, les patriarches, les juges, les prophètes, ont eu le privilège de bénéficier de la mission de parler de la part de Dieu. Les caractères de cette parole de Dieu sont uniques en leur genre puisqu'il s'agit d'une parole efficace et surnaturelle, transcendant les aléas et les contextes historiques de chaque messenger de Dieu et visant à réaliser ce qu'elle signifie :

Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir arrosé, fécondé la

terre, et fait germer les plantes, sans avoir donné de la semence au semeur, et du pain à celui qui mange, ainsi en est-il de ma parole, qui sort de ma bouche : elle ne retourne point à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins... (Ésaïe 55 : 9-11).

Parole donc révélatrice de la toute-puissance de Dieu, parole aussi créatrice dès l'origine de l'univers visible et invisible, mais aussi, *parole rédemptrice* dont la véritable nature se révélera pleinement en s'accomplissant en la Personne du Fils de Dieu, Jésus-Christ.

Le troisième chapitre abordera justement cet *accomplissement de la Révélation divine en Jésus-Christ* selon ce qui nous est présenté dans le Nouveau Testament. Que ce soit dans la tradition synoptique, dans l'Évangile de saint Jean, dans les Actes des Apôtres et dans les Épîtres, le même message résonne et retentit selon le résumé présenté dans l'Épître aux Hébreux : « *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces temps qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel il aussi créé le monde...* » (He 1 :1-2).

En Jésus-Christ, Parole vivante et incarnée de Dieu, Dieu appelle l'être humain d'une manière radicale à entrer dans son plan salvifique par la foi. Fils de Dieu devenu être humain exemplaire, Dieu révélé mais aussi révélant à la fois Dieu et l'être humain, dans leur nature profonde, *Jésus-Christ est donc le centre et le fondement inaliénable de la foi chrétienne*. Celle-ci, comme nous l'abordons au quatrième chapitre, est la réponse de l'être humain, exigée par la Parole de Dieu proclamée, prêchée, enseignée dans et par le Christ. La foi, c'est *le mouvement de l'être humain appelé vers le Dieu qui se révèle*, elle n'est pas uniquement adhésion intellectuelle à un contenu de croyance, elle n'est pas simplement un ensemble de pratiques rituelles, encore moins simplement une reconnaissance de

l'existence d'un Créateur; elle est plutôt *élan confiant, mouvement d'amour, relation interpersonnelle, dans la grâce et dans l'Esprit Saint, vers le Dieu Un et Trine qui s'est présenté dans l'histoire humaine et a accompli par la deuxième Personne de la Trinité, la rédemption, le rachat de l'être humain embrigadé dans un péché générationnel dès les temps originels par la faute des premiers humains créés par Dieu à son image.*

Les premières communautés chrétiennes dont traite le cinquième chapitre, à titre de détour historique, se formèrent sur ce fondement de la foi en Jésus-Christ à partir du noyau des Apôtres. Parmi ces derniers, Paul de Tarse, qui ne fut pas parmi les disciples du Jésus de l'histoire (la vie terrestre de Jésus) et qui fut même persécuteur de la nouvelle foi en faveur du judaïsme dans lequel il avait été initié et instruit, devint pourtant apôtre en vertu d'un appel spécifique de la part du Jésus ressuscité, qui lui gratifia d'une vision sur le chemin de Damas, le poussant à une *conversion radicale à la réalité et à la vérité de la foi chrétienne dont il devint le grand messenger et propagateur* (Actes 9 :1-30). La « Grande Église » fut le courant théologique défendu par ce Paul de Tarse, *fondant radicalement la foi chrétienne et l'Église sur le Jésus crucifié et ressuscité*, affranchissant ainsi la nouvelle foi du judaïsme dont elle fut issue. D'autres communautés chrétiennes (notamment judéo-chrétiennes comme les pétriniens et les jacobiens) devront disparaître progressivement à mesure que le judaïsme lui-même perdra son assise territoriale en Palestine (après 70 et 135) puisque la guerre avec les Romains se solda par la victoire de ces derniers contre les Juifs et par la fin de la nation d'Israël en tant que telle dont le peuple ne subsistera, à travers les siècles, *que grâce à la conscience religieuse de l'élection par Dieu* et non par une quelconque existence politique (au moins jusqu'en 1948 où le nouvel État d'Israël fut créé). Le courant de la Grande Église était donc la volonté de Jésus visant à porter le message chrétien de salut, l'Évangile, « *jusqu'aux extrémités de la terre* » (Actes 1 : 8)

indépendamment des cultures, des royaumes, des États et des nations.

Pour comprendre cela, il est nécessaire de *ne pas tenir les Écritures bibliques pour de simples écrits humains*. La doctrine de l'inspiration et de l'inerrance de ces Écritures, abordée au sixième chapitre, vise justement à expliquer le caractère révélé de ces Écritures, dont les auteurs humains furent, en réalité, des *instruments du Saint-Esprit*, à l'œuvre tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament en vue de communiquer la Parole et d'exprimer la volonté de Dieu. Si le *Canon de ces Écritures* a été fixé non pas directement par Dieu lui-même, ni par Jésus-Christ qui lui-même *n'a rien écrit*, mais par *la tradition de l'Église*, il faut garder en tête qu'*en celle-ci opère particulièrement le Saint-Esprit* qui a été envoyé sur les apôtres selon la promesse du Christ (Actes 1 et 2). Cela fait du Livre saint des chrétiens (la Bible chrétienne), un livre qui n'est pas comme les autres. En ce Livre, bien qu'il fût rédigé en ses divers livres par des auteurs humains, Dieu lui-même a parlé et communiqué sa parole, les récits de ce Livre racontent la volonté de Dieu sur l'humanité, sur chaque être humain sur terre, son message s'adresse *non à quelques-uns, mais à tous les humains de tous les temps*.

L'*universalisme* de la foi chrétienne constitue donc l'une des affirmations dogmatiques fondamentales. Comme nous le montrons au dernier chapitre de ce livre, même le Concile Vatican II (1962-1965), nonobstant son ouverture œcuménique en faveur du dialogue non seulement entre chrétiens de diverses confessions mais aussi avec les autres religions du monde, *n'a pas remis en question ce principe universaliste de la foi chrétienne*. La théologie dite des « religions » fait sans doute fausse route en voulant interpréter les affirmations de ce Concile notamment dans *Lumen Gentium, Nostra Aetate et Ad Gentes* dans le sens de la mise au même pied d'égalité de la foi chrétienne et des religions non-chrétiennes, à titre d'égaux voies de salut. Elle fait

dire à Vatican II ce qu'il n'a pas dit. Nous montrons cela notamment en recourant à une dénonciation explicite de cette perspective théologique contemporaine valorisant à outrance le pluralisme religieux, émise par la *Congrégation pour la doctrine de la foi* en 2001, qui était dirigée à cette époque par le futur Pape émérite Benoît XVI, appelé Joseph Ratzinger.

Ce livre ne prétend pas épuiser un sujet aussi important ni même le traiter de manière technique. Il entend tenter de présenter le sujet de la foi chrétienne d'une manière cohérente, en se fondant sur des sources pertinentes. Ce livre intéressera sans doute toute personne qui veut en savoir davantage sur la doctrine et l'histoire antique du christianisme. Il s'adresse en particulier à ceux qui étudient les religions en général et le christianisme en particulier. Il ne s'agit pas d'une présentation kérygmatisée ou d'un enseignement chrétien. L'aspect théologique, rationnel et la présentation académique sont privilégiés. Ce livre peut donc paraître difficile de lecture pour les personnes non initiées au langage académique. Mais nous sommes confiants qu'il sera d'une certaine utilité pour tout le monde puisque les thèmes abordés sont assez connus du grand public.

Chap. I : Qu'est-ce que la Révélation?

Définition de la Révélation

D'un point de vue général et large, « révélation » vient du verbe « révéler » issu du latin, *revelare*: découvrir, dévoiler (de *velum*: voile). Selon le dictionnaire Larousse, le premier sens de « révéler » est « *faire connaître ce qui était caché ou inconnu*. Ex. *Révéler des secrets d'État* (synonyme: communiquer, divulguer)...Quant à « se révéler », c'est « se manifester, se faire connaître comme ». Exemples :

- *De petits employés timides se sont révélés peu à peu des chefs.*
- *Son génie s'est révélé tout à coup.*

Comme tel, ce concept s'applique en dehors du champ religieux et chrétien. En rapport direct avec la foi chrétienne, le Dictionnaire définit le terme « révélation » comme une « *action de Dieu faisant connaître aux hommes ses mystères, sa volonté, que leur raison ne saurait découvrir* ». On oppose donc ici « *religion révélée* » et « *religion naturelle* » (LAROUSSE; DUBOIS, 2002, p. 1640). Le *Vocabulaire du christianisme* de Michel Feuillet quant à lui, précise que « Révélation » signifie un « *acte par lequel Dieu se manifeste aux hommes et leur fait connaître ses desseins de Salut* ». Ce mot renverrait donc aussi à *Épiphanie, Incarnation, Théophanie*. « L'Église a pour mission de proclamer et de transmettre la Révélation dont elle est dépositaire » (FEUILLET, 2016, p. 104).

Définition de la Révélation: problèmes modernes

Cette définition du *Vocabulaire du christianisme* correspond au sens strict du concept de « *révélation divine* » en tant que dépassant les capacités de la raison humaine. Cela suppose la reconnaissance de l'existence et de l'activité (voire de la personnalité) du Surnaturel, du Suprahumain, de la

Transcendance, de Dieu. La *Constitution dogmatique Dei Filius* du premier Concile du Vatican a tenu à préciser ce sens: « *Si quelqu'un dit que la révélation divine n'est pas distincte de la connaissance naturelle que l'on peut avoir de Dieu et des règles de la moralité, et que, par suite, il n'est pas requis pour la foi divine que l'on croie à la vérité révélée à cause de l'autorité de Dieu qui se révèle, qu'il soit anathème* » (DENZINGER; HUNERMANN; HOPING; FASTIGGI *et al.*, 2012, trad.franç., n. 3032)¹.

Il est donc important, pour comprendre cette définition chrétienne de la révélation divine *stricto sensu*, de rappeler que le Concile Vatican I (1869-1870), a voulu condamner les philosophies en vogue à l'époque que sont notamment le **déisme**, le **théisme**, le **panthéisme**, l'**agnosticisme**, l'**ontologisme** et le **rationalisme**.

Dans le *Vocabulaire philosophique*, André Lalande affirme que selon J. Lalouette, « le mot **déisme** a été créé au XVI^e siècle par les **Sociniens** [antitrinitaires caractérisés par le refus de reconnaître la divinité de Jésus-Christ et la nécessité d'une médiation sacrificielle entre Dieu et l'humanité] pour se distinguer des **athées** » (cf. AZRIA; HERVIEU-LÉGER, 2010, p. 232).

Selon le *Dictionnaire des faits religieux*, c'est au XVII^e et XVIII^e siècles que le **déisme** prit une forme philosophique élaborée en Angleterre et en France comme le souligne Jacqueline Lagrée : ce développement correspond à une modification du concept de « **nature** » en philosophie et en théologie, *pour l'aligner aux données des sciences nouvelles et de nouvelles réflexions sur l'art et la manière de penser*. On met ainsi l'accent sur « la **religion naturelle** », qui exclut les religions révélées et promeut une religion conforme à la raison humaine, y compris sous la forme de

¹ Ce document de référence sur la foi catholique sera cité dans la suite de cet ouvrage en utilisant le sigle : DS.

« *christianisme raisonnable* », selon l'expression de John Locke. Les déistes croyaient **qu'il y a quelque dieu** mais « **pour eux, tout se passe comme si Dieu ne se mêlait point du gouvernement des choses du monde** », comme croyaient aussi les épicuriens de l'Antiquité gréco-romaine. Un Dieu donc à la fois *éloigné et inactif* était prôné par les déistes.

Le mot « **théisme** » quant à lui fut inventé, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, par Ralph Cudworth (1617-1688) qui le trouvait meilleur que celui de *déisme* dont le sens lui est voisin. Voltaire par exemple, notamment dans son ouvrage intitulé *Mélanges* (1751) préférait utiliser le mot *théisme* probablement parce que les déistes étaient accusés d'irréligion et d'incrédulité alors qu'il se concevait comme croyant. Dans la *Profession de foi des théistes* (1768), que l'on peut mettre en parallèle avec la *Profession de foi du vicaire savoyard* de J.J. Rousseau, Voltaire opposa « *la sainte et éternelle religion du théisme* » aux « *autres religions si nouvelles, si inconstantes, si variables dans leurs dogmes contradictoires, si abandonnées aux superstitions* » qu'il compara à « des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais [dont] la source est pure. » (cf. AZRIA; HERVIEU-LÉGER, 2010, p. 233). Ce qui est respectable dans chaque religion, déclarait Voltaire, c'est ce qui lui reste de l'« empreinte » du théisme. Cependant, Didérot, Hume et Kant établirent une *distinction d'une autre nature* entre les termes déisme et théisme.

Pour Emmanuel Kant, « le concept *transcendantal*², le seul qui soit déterminé, que la raison simplement spéculative nous donne de Dieu, est, au sens le plus précis du terme, un **concept déiste**, mais, ajoute Kant, l'homme ne possède pas « le moindre concept de la possibilité interne de [la] suprême perfection ni de

² Concept philosophique qui renvoie à ce qui est abstrait, purement rationnel, qui se fonde sur des données *a priori*.

la nécessité de l'existence » de cet être divin; celui-ci ne peut être pensé que « selon une analogie avec les objets de l'expérience mais uniquement comme *objets dans l'Idée et non dans la réalité* » (*Critique de la raison pure*). Ainsi, dans la ligne de pensée de Kant, le déïsme se limite à la conception (idée) de l'existence de Dieu sans pouvoir lui attribuer des qualités. *Le déïsme est plus abstrait que le théïsme*. Le **théïsme** ajoute à la conception de l'existence de Dieu quelques attributs, ce qui ne peut être possible que de manière *analogique*, c'est-à-dire en comparaison avec les objets de l'expérience sensible. Au XIX^e siècle, les tenants français de la « *religion naturelle* », dont Benjamin Constant, Victor Cousin, Jules Simon, etc. s'identifiaient au **déïsme** mais en réalité, selon la distinction kantienne, ils professaient du *théïsme* puisqu'ils attribuaient des qualités à Dieu. Mais les deux termes eux-mêmes, étymologiquement, prêtent à confusion puisqu'ils sont synonymes: *déïsme* dérivant du latin (*Deus = Dieu*), *théïsme* du grec (*theos = Dieu*), les deux expriment donc une croyance en l'existence de Dieu tout en refusant les formations religieuses, jugées *d'anthropomorphiques*, des religions historiques quant à cette croyance.

Quant au « *panthéisme* », il s'agit d'une conception **théiste ou déiste particulière** qui « *identifie le monde et Dieu qui en constitue l'unité* » (Larousse). Étymologiquement, le mot vient du grec: *pan*: tout, et *théòs*: Dieu, et il signifie que *tout est Dieu*. **Le panthéisme nie donc la transcendance et la personnalité de Dieu**. Il est une doctrine *immanentiste*, qui, pour le cas de Baruch de Spinoza (1632-1677), philosophe rationaliste qui en fut le promoteur au XVII^e siècle, devient un *naturalisme divinisant la Nature* considérée comme une **Totalité**. Or, en principe, le « **naturalisme est une doctrine athée qui ne reconnaît d'autres principes que les lois et les forces de la Nature**. Le panthéiste s'identifie ainsi à ce titre à un

naturalisme déiste et déterministe mettant en avant le principe de la nécessité » (cf. *Encyclopedia Universalis*).

Comme on peut le voir, la doctrine **panthéiste**, en Occident, *s'oppose à la révélation judéo-chrétienne*, et veut affirmer une manière philosophique de concevoir Dieu, à l'instar des systèmes de croyance d'origine indienne qui sont, de fait, *panthéistes* (hindouisme et bouddhisme théiste).

L'agnosticisme, de son côté, désigne la **privation de connaissance** (du grec : *a-gnosis* = *absence de connaissance*) ou **l'impossibilité de connaître ce qui dépasse l'expérience sensible**. « Mais, selon André COMTE-SPONVILLE, l'étymologie se révèle 'trompeuse', car 'personne ne sait, au sens fort et vrai du mot, si Dieu existe ou non'; cependant, alors que le croyant 'affirme cette existence' et que 'l'athée la nie', **l'agnostique quant à lui, 'refuse de trancher ou s'en reconnaît incapable'**. » (cf. AZRIA; HERVIEU-LÉGER, 2010, p. 14).

Deux versions de l'agnosticisme peuvent être distinguées: « ***l'agnosticisme d'indifférence*** » qui renonce à tout questionnement métaphysique. Celui-ci caractérise de manière générale l'Occident contemporain; et « ***l'agnosticisme d'interrogation*** » qui s'inscrit dans une posture de recherche rationnelle sur les croyances religieuses sans prendre position: une sorte de « ***foi interrogative*** », celle qui intègre le doute. Ce type d'agnosticisme a été adopté par certains penseurs dont, parmi les plus récents, Peter L. BERGER (1929-2017). MALRAUX PONTY écrivait: « ***l'agnosticisme n'est pas nouveau, ce qui est nouveau, c'est une civilisation agnostique*** » (*Les voix du silence*). Déjà PROTAGORAS, un sophiste du V^e siècle avant Jésus-Christ, disait: « ***Sur les dieux, je ne peux dire ni qu'ils sont ni qu'ils ne sont pas, ni ce qu'ils sont*** » (Cf. AZRIA; HERVIEU-LÉGER, 2010, p. 14-15).

Au XIX^e siècle, Thomas HUXLEY (1825-1895), défenseur de la philosophie évolutionniste, forgea le terme « *agnosticisme* » et l'appliqua à la philosophie *positiviste* d'Auguste COMTE (1798-1857). Sa conception agnostique s'identifie à la définition qu'en donne Michel Feuillet : « **Selon l'agnosticisme, l'existence de Dieu, sa nature et les réalités spirituelles sont inaccessibles à l'esprit humain. Toute métaphysique est vaine** » (FEUILLET, 2016, p. 5). De même, « pour Kant, **l'exercice de la raison pure nous interdit toute connaissance d'une réalité suprasensible, d'un absolu situé hors du cercle des phénomènes** » (LATOURELLE, 1966, p. 294). C'est ainsi que Kant en venait à défendre *une foi rationnelle, identifiée à la morale*, épurée de tous les rites et des croyances. « Une révélation transcendante, fournissant à l'humanité un supplément de connaissance, n'a évidemment pas sa place dans l'univers kantien *agnostique* » (LATOURELLE, 1966, idem). Selon Kant, dans *La religion dans les limites de la simple raison* (KANT; KANT; QUINET; TRULLARD, 1841), « **la foi historique...n'a qu'une valeur particulière...Elle peut suffire à la croyance religieuse, mais seule la pure foi religieuse, fondée entièrement sur la raison, peut être reconnue comme nécessaire.** » Jésus-Christ lui-même n'est qu'un bel exemple d'obéissance à l'impératif catégorique (impératif d'une morale rationaliste). **Kant nie ainsi sa divinité réelle et transforme en philosophie morale les données et expressions bibliques de l'Évangile.** Il va de soi que le théologien René LATOURELLE critique cette position kantienne qui semble absolutiser la raison humaine au point de nier la nécessité de la révélation et de la grâce surnaturelles de Dieu pour le salut et donc de relativiser l'enseignement dogmatique du christianisme.

À la différence de la position rationaliste kantienne, l'*ontologisme* quant à lui, du grec: *ontos*: être, *logos*: discours, est une « *théorie métaphysique affirmant que la connaissance de Dieu,*

directe et immédiate, est naturelle à l'homme » (Larousse). Développé au XIX^e siècle par des *penseurs chrétiens*, dont l'italien **Vincenzo Gioberti** (1801-1852) qui aurait forgé le concept en 1844, le courant ontologiste affirmait que l'activité de l'esprit humain impliquait *implicitement* l'existence d'un Transcendant ou d'un Absolu dont l'intelligence aurait une *intuition immédiate*. C'est là, pour ce courant, la preuve que Dieu existe. **L'ontologisme nie donc la nécessité du raisonnement, de la recherche par la raison, pour parvenir à la connaissance naturelle de Dieu et de son existence.** Tout être humain normal c'est-à-dire doué de raison, aurait ainsi intuitivement la connaissance de Dieu. L'ontologisme s'oppose ainsi à la *preuve cosmologique* de saint Thomas d'Aquin selon laquelle la raison humaine peut *s'élever* à la connaissance de l'existence d'un Créateur par l'observation du monde créé. Si l'intention des tenants de l'ontologisme semble avoir été de s'opposer aux positions des rationalistes des Lumières, prônant le discours rationnel sur la réalité, l'Église catholique maintint la position thomiste et refusa d'endosser l'ontologisme en 1861.

Le *rationalisme*, enfin, du latin: *ratio*: raison, désigne en au sens large tout « *système fondé sur la raison, par opposition aux systèmes fondés sur la révélation ou sur l'expérience (empirique)* » (Larousse), ou dans un sens plus précis et historique (le rationalisme du XVIII^e siècle ou *Siècle des Lumières*), « *la doctrine qui consiste à justifier les dogmes religieux par le recours à la raison (opposition au mysticisme) ou l'attitude de l'esprit qui se fie exclusivement à sa raison* » (Larousse). Le **rationalisme** s'oppose ainsi, par définition, à tout ce qui est jugé « *irrationnel* » dans le sens de **ce que l'esprit humain ou la raison humaine ne peut pas concevoir et expliquer.** La « Révélation surnaturelle » ou divine, les miracles ou l'action directe de Dieu sans passer par les lois de la nature, telle que l'Incarnation, l'existence des esprits indépendants de la matière, etc. sont ainsi rejetés comme

irréels dans la mesure où la raison humaine ne peut pas se les expliquer. En fait, toutes les autres doctrines indiquées (**déisme, théisme, panthéisme, agnosticisme, ontologisme**) entretiennent un rapport explicite avec le *rationalisme* surtout avec l'affirmation de **l'esprit scientifique moderne**.

Dans l'Encyclique *Qui pluribus* (9 novembre 1846), le Pape PIE IX entreprit de dénoncer **l'erreur du rationalisme** :

Vous savez que les ennemis du nom chrétien enseignent que les mystères de notre religion sont des imaginations et des inventions des hommes, et que la doctrine de l'Église catholique s'oppose au bien et aux intérêts de la société humaine et qu'ils ne craignent pas même de renier le Christ et Dieu. [...] Par une argumentation déplacée et des plus fallacieuses, ils ne cessent d'en appeler à la force et à l'excellence de la raison humaine, de l'exalter contre la très sainte foi du Christ, et ils vont répétant avec une extrême audace que celle-ci s'oppose à la raison humaine. On ne peut rien imaginer ni penser de plus fou, de plus impie, de plus contraire à la raison elle-même (cf. DS, n. 2775).

En effet, la **Révélation chrétienne** suppose non seulement que **Dieu soit reconnu comme existant** (*Déisme*) mais aussi **que ses attributs et ses exigences (sa volonté) ne soient pas l'objet de choix rationnels par l'être humain** (*Théisme*) mais **aillent au-delà de ce que la raison humaine peut déduire de l'observation des choses créées pour connaître Dieu**, c'est-à-dire lui fassent connaître les *mystères cachés* en Dieu, que Dieu seul est capable de faire connaître: d'où **le caractère surnaturel de la Révélation judéo-chrétienne, appelée aussi Révélation divine**.

Dans la Révélation judéo-chrétienne donc, puisque **ce Dieu est capable de s'auto-communiquer, de se révéler, Il ne peut être identifié à l'Univers impersonnel** (*Panthéisme*) et sa **connaissance ne peut simplement se donner immédiatement ou intuitivement à tout esprit humain** (*Ontologisme*) puisqu'il

appelle l'être humain à la foi, à l'adhésion personnelle au donné révélé.

Qui plus est, le **rationalisme se trompe en voulant opposer la foi à la raison.** Comme l'affirmait l'Encyclique *Qui pluribus* :

[...] même si la foi est au-dessus de la raison, il ne peut jamais exister entre elles aucun dissentiment réel, aucune discorde, puisque toutes deux découlent d'une seule et même source de vérité immuable et éternelle, Dieu très bon et très grand, et qu'elles s'aident mutuellement, en sorte que la raison droite démontre, protège, défend la vérité de la foi, tandis que la foi libère la raison de toute erreur et, par la connaissance qu'elle a de choses divines, elle l'éclaire, la confirme et la parfait magnifiquement (DS, n. 2776).

L'erreur agnostique découle ainsi du rationalisme en ce sens que ses adeptes *nient la validité épistémologique des données de la Révélation surnaturelle* sous prétexte que la raison humaine est incapable de les démontrer par ses propres catégories. Ce faisant, ils prétendent ainsi que la foi chrétienne, notamment en ce qu'elle a de *mystérieux*, est incompatible avec la raison, et que la seule foi qui soit valide, comme le disait Kant, est celle de type moral, fondée sur la compréhension rationnelle de l'être humain. Cette négation de la validité épistémologique des données de la Révélation est pourtant induite puisque la raison, laissée à ses seules forces, *est incapable de répondre adéquatement aux grandes questions de l'existence humaine et sa recherche de réponse à ces questions ne s'arrête pas lorsqu'on choisit de les ignorer.* C'est le propre de la raison humaine d'être ouverte à l'Absolu, à l'être en tant que tel: tout homme raisonnable se pose des questions du genre: *Où irai-je après ma mort ? La mort sera-t-elle vraiment ma fin définitive ? Le monde a-t-il un début ou une fin ?* Avec un peu de philosophie, on va même plus loin dans ces questionnements pour se demander *ce qu'il y avait à l'origine de toutes choses, si les choses ont une nature universelle ou pas, etc.*

Ces questions *métaphysiques*, c'est-à-dire dont les réponses ne se trouvent pas dans la nature physique, *la raison humaine se les pose naturellement à des degrés divers* suivant l'entraînement reçu par l'individu au moyen de l'instruction. Or, **le rationalisme moderne constitue une radicalisation des résultats obtenus par cette recherche de la raison pour ne retenir que ceux positifs: seules les réponses obtenues au bout d'un travail de démonstration ou d'un exercice discursif de la raison sont retenues comme valides, le reste n'est que spéculation vide et illusoire.** Là est rejeté ainsi *ce que propose la foi*. Le pape JEAN-PAUL II a produit une *Encyclique* consacrée à ce rapport entre la raison et la foi: *Fides et ratio* (14 septembre 1998) où il s'insurgeait contre cette radicalisation rationaliste qu'il qualifiait de « *séparation* » entre la foi et la raison, entre philosophie et théologie: « *À partir de la fin du Moyen-Âge, [...], la légitime distinction entre les deux savoirs [de la théologie et de la philosophie] se transforma progressivement en une séparation néfaste* » (JEAN-PAUL, 1998, n. 45)³. Et il expliquait :

À cause d'un **esprit excessivement rationaliste**, présent chez quelques penseurs, les positions se radicalisèrent, au point d'arriver en fait à une philosophie séparée et absolument autonome vis-à-vis du contenu de la foi. Parmi les conséquences de cette séparation, il y eut également **une défiance toujours plus forte à l'égard de la raison elle-même.** Certains commencèrent à professer **une défiance générale, sceptique et agnostique, soit pour donner plus d'espace à la foi, soit pour jeter un discrédit sur toute référence possible de la foi à la raison.** En somme, ce que la pensée patristique et médiévale avait conçu et mis en œuvre comme formant une unité profonde, génératrice d'une connaissance capable d'arriver aux formes les plus hautes de la spéculation, fut détruit en fait par les systèmes épousant la cause d'une

³ Dans la suite, je me référerai à cet Encyclique par le sigle : FR.

connaissance rationnelle qui était séparée de la foi et s'y substituant » (FR, n. 45).

Pour le Pape Jean-Paul II, « **une bonne partie de la pensée philosophique moderne s'est développée en s'éloignant progressivement de la Révélation chrétienne, au point de s'y opposer explicitement** » (FR, n. 46). On a ainsi développé ce que Max Weber a appelé « *la rationalité instrumentale* », c'est-à-dire la mise de la raison au service des « *fins utilitaires, de possession matérielle et de pouvoir* » (FR, n. 47). La raison humaine est instrumentalisée, et ne joue plus **son rôle naturel de recherche de la vérité, et d'une vérité absolue**, ce que le Pape JEAN-PAUL II appelait « *la véritable dignité de la raison* » (ibidem).

Ainsi, la **raison privée de l'apport de la Révélation**, a pris des sentiers latéraux qui risquent de lui faire perdre de vue son **but ultime**. La **foi**, quant à elle, **privée de la raison**, a mis l'accent sur le **sentiment et l'expérience**, en courant le risque de ne plus être une **proposition universelle** (cf. FR, n. 48). Par-là, le thème de la « **révélation dans la création** » est bien introduit: ce qu'on a appelé « **la connaissance naturelle de Dieu** » ou la « **révélation générale** » est en fait cette affirmation que *la raison humaine peut parvenir à une certaine connaissance de Dieu, au moins de son existence, par l'observation des choses créées*. On refuse ainsi *l'erreur fidéiste selon laquelle la raison humaine est incapable de connaître l'existence de Dieu en dehors de la révélation surnaturelle*.

Si la parole du Magistère de l'Église catholique s'est fait entendre souvent à partir du milieu du siècle dernier [le XIX^e siècle], c'est parce que, au cours de cette période, de nombreux catholiques se sont reconnu le devoir *d'opposer leur propre philosophie aux courants variés de la pensée moderne*. À ce point, nous dit le Pape Jean-Paul II, il devenait nécessaire pour le

Magistère de l'Église catholique de veiller à ce que ces philosophies ne devienne pas, à leur tour, dans des formes erronées et négatives. Furent ainsi *censurées* parallèlement: d'une part, le *fidéisme* (DS, n. 2751-2756) et le *traditionalisme radical* (DS, n. 2811-2814), pour *leur défiance à l'égard des capacités naturelles de la raison quant à la connaissance de Dieu*; d'autre part, le *rationalisme* (DS, n. 2828-2831) et l'*ontologisme* (DS, n. 281-2847), car *ces courants philosophiques attribuaient à la raison naturelle ce qui est connaissable uniquement à la lumière de la foi*.

La Constitution dogmatique *Dei Filius*, exposa, pour la première fois, dans un Concile œcuménique, Vatican I, le contenu de cette intervention du Magistère de l'Église catholique qui intervenait solennellement sur *les relations entre la raison et la foi*. Pour le Pape Jean Paul II, « l'enseignement de ce texte donna une impulsion forte et positive à la recherche philosophique de nombreux croyants et il constitue encore aujourd'hui une référence et une norme pour une réflexion chrétienne correcte et cohérente dans ce domaine particulier » (FR, n. 52).

Le Concile Vatican I affirmait en effet qu'« *il existe deux ordres de connaissance, distincts non seulement par leur principe mais aussi par leur objet* » (DS, n. 3015), proposition qui sera d'ailleurs reprise par le Concile Vatican II, dans *Gaudium et spes*, n. 59 et qui fut formulée par saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme Théologique* en parlant d'un « *duplex veritatis modus* » (double mode de la vérité):

Au début de sa *Somme Théologique*, saint Thomas explique que « *'l'homme est destiné par Dieu à atteindre une fin qui dépasse la compréhension de son esprit', et que, par conséquent, les 'sciences philosophiques, que scrute la raison humaine' ne peuvent lui suffire pour connaître cette fin* » (VANNESTE, 1996, p. 107). Saint

Thomas affirme qu'il était nécessaire que certaines choses dépassant la raison humaine fussent communiquées à l'être humain par *Révélation divine*. Cette Révélation est de type **supernaturel**, elle rend accessible *une connaissance surnaturelle*, par opposition à la *connaissance naturelle rendue possible par la raison de l'être humain*.

Selon saint Thomas, il y a lieu de parler, dans le domaine religieux, d'un '*duplex veritatis modus*' et son système tout entier est marqué par la **distinction nette et claire entre la connaissance naturelle, rationnelle que nous avons de Dieu et des mystères divins et celle à laquelle nous avons accès au moment où nous croyons à la Parole de Dieu** adressée 'jadis aux Pères par les Prophètes' et maintenant, 'en ces temps qui sont les derniers', à tous les hommes de bonne volonté 'par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses'(He 1 :1-2) (VANNESTE, 1996, idem).

À partir de ces considérations, on peut donc établir une définition plus précise du concept de « **révélation** »:

Au sens strict, la révélation est surnaturelle. Elle est le fait de l'initiative souveraine de Dieu qui révèle les mystères cachés à ses créatures raisonnables: en ce qui concerne sa nature, sa volonté, et son dessein de salut pour l'humanité. ***Au sens large, il faut ajouter à la définition stricte de la révélation, celle concernant la « connaissance naturelle de l'existence de Dieu »*** dont est capable la raison humaine, sans la révélation divine, et est rendue possible par la sagesse de Dieu qui peut s'observer, se constater dans la Création, dans l'ordre naturel des choses. Cette connaissance *dispose déjà la raison humaine* à accueillir la révélation surnaturelle, qui est une *grâce*, qui fournit la connaissance qui lui manquait pour s'orienter vers sa fin ultime par la foi. *C'est dans ce sens que la foi est un don de Dieu et que la grâce ne vient pas supprimer la nature mais la perfectionner.*